Zeitschrift: Curaviva : revue spécialisée

Herausgeber: Curaviva - Association des homes et institutions sociales suisses

Band: 6 (2014)

Heft: 2: La qualité de vie : comment apprécier une notion si individuelle?

Artikel: Comment aider un père à mourir parce qu'il le demande? : "Moment étrange, nous consultions nos agendas pour trouver une date..."

Autor: Viciano, Astrid / Bernheim, Emmanuèle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-813735

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Comment aider un père à mourir parce qu'il le demande?

«Moment étrange, nous consultions nos agendas pour trouver une date…»

Un accident vasculaire cérébral, un corps qui ne répond plus… Le père de la romancière française Emmanuèle Bernheim* a voulu en finir avec la vie. Sa fille l'y a aidé et a écrit un livre dans lequel elle raconte cette expérience.

Propos recueillis par Astrid Viciano

Dans la nuit du 10 juin 2008, votre père a entamé son dernier voyage. Transporté en ambulance, il devait rejoindre la Suisse pour y mourir. Quels souvenirs gardez-vous de cet adieu?
Emmanuèle Bernheim: J'étais devant l'ambulance avec ma sœur. Notre père nous a regardées une dernière fois. Nous étions bouleversées et attendions quelques mots d'adieu touchants, comme par exemple «c'était beau de vous avoir comme filles» ou «j'ai été heureux de vous connaître». Mais rien de tout cela n'est venu, pas non plus un merci.

Un merci pour quoi?
Pour l'avoir aidé à mourir comme il le souhaitait.

***Emmanuèle Bernheim** a 58 ans. Elle est romancière et scénariste. Ses romans ont été traduits dans 25 langues. Elle a écrit plusieurs scénarios pour les films du réalisateur français François Ozon, notamment «Swimming pool». Son nouveau livre «Tout s'est bien passé» est paru en 2013 chez Gallimard. Elle vit à Paris. Cette interview a d'abord été publiée dans la «Süddeutsche Zeitung».

Comment en est-il arrivé là?
Mon père avait été victime d'un accident vasculaire cérébral quelques mois auparavant. Depuis, il était hémiplégique et très affaibli. Il ne pouvait même plus taper sur les touches de son téléphone. Il avait également beaucoup de peine à parler. Il y avait peu de chances pour que son état de santé s'améliore. Alors il m'a demandé de l'aider à en finir. C'était la première phrase qu'il exprimait clairement depuis son attaque. Elle sonnait comme s'il s'était longuement exercé à en prononcer distinctement chaque mot.

Comme avez-vous réagi?
Je suis partie en courant. Je ne savais pas comment réagir, que répondre. Dehors, il faisait sombre, il pleuvait à verse. J'ai monté et descendu la Butte-aux-Cailles, une colline du 13e arrondissement, encore et encore. A un moment donné, je suis rentrée chez moi en voiture et j'ai commencé à cuisiner. Une sauce bolognaise. J'avais besoin de penser à autre chose. Mais au fond de moi, je savais que j'allais l'aider.

Votre père souffrait-il de douleurs?
Heureusement non. Mais mon père aimait la vie. Il aimait la musique, l'art. Plus d'une fois, il a parcouru le monde, au Japon ou aux Etats-Unis, pour voir une exposition d'art contemporain. C'était un amoureux de la vie, un charmeur, un séducteur, et même encore à 88 ans. Il ne supportait pas de dépendre d'un soignant pour faire ses besoins, de deux soignants pour faire sa toilette. Il ne voulait pas d'une vie dans la dépendance. Pour lui, ce n'était pas une vie.

Les individus ont pourtant une capacité d'adaptation. Comment pouvez-vous être sûre qu'il ne se serait pas habitué?
Quelques mois plus tôt, mon père avait souffert de problèmes de genoux. Pendant un certain temps, il ne pouvait plus sortir >>

aussi souvent et devait se ménager. Ça l'a beaucoup déprimé. De plus, après son accident cérébral, il craignait d'être victime d'une deuxième attaque qui l'aurait laissé complètement sans défense. A cette époque-là, il était quand même aussi un très vieil homme.

Vous avez donc décidé de l'aider.
Au début, je ne savais absolument pas comment m'y prendre. Je me sentais très démunie. J'ai commencé par en parler avec son médecin à l'hôpital, je lui ai dit que mon père voulait mourir. Bien sûr, il n'a pas pris cette demande au sérieux. Après une attaque cérébrale, de nombreux patients souhaitent mourir, m'a-t-il dit et conseillé d'abord d'augmenter la dose des antidépresseurs. Le médecin a expliqué que les patients se raccrochaient finalement toujours à la vie. J'ai vite compris que je ne trouverai ici aucun soutien.

«C'était un amoureux de la vie, un charmeur, un séducteur, encore à 88 ans.»

Par le passé, aviez-vous déjà eu l'occasion d'aborder cette question de l'assistance au suicide?
J'avais naturellement entendu parler de ces patients gravement malades, sans espoir de guérison, pour lesquels on avait renoncé à poursuivre les traitements pour les laisser mourir en paix. Ou encore de ces patients plongés dans le coma, maintenus en vie par des machines que l'on avait décidé de débrancher. Je commençais à me rendre compte que mon père avait besoin d'autre chose. Quelque chose qui n'était pas possible en France. Et je devais l'aider à en finir.

Qu'avez-vous fait ensuite?
Par le biais d'une amie médecin, j'ai pris contact avec une organisation suisse d'assistance au suicide. Une dame de l'organisation est venue jusqu'à Paris pour rencontrer notre père. La femme nous a exposé ses motivations avec beaucoup de conviction et de clarté. Elle a rapidement approuvé notre demande et nous a expliqué les formalités. Avant tout, nous devions décider d'une date pour le suicide planifié.

Comment cela s'est-il déroulé?
Ce fut un moment étrange. Avec ma sœur, nous étions assises sur le lit d'hôpital de mon père et consultions nos agendas. Nous nous sommes dit que nous ne devions pas chercher une date début mars parce que ma sœur a son anniversaire le 1er mars. Et que ce serait mieux aussi que ça ne tombe pas sur Pâques ni sur les jours où ma sœur devait s'occuper de ses enfants. Il y avait quelque chose d'irréel! Parce que, quand même, nous parlions du jour de la mort de notre père!

«J'aimais mon père. Je ne pouvais pas le laisser tomber.»

Comment était votre père à ce moment-là?
Dès que nous avons pu fixer une date, il s'est senti beaucoup mieux. D'un coup, son visage n'était plus aussi gris, il a retrouvé l'appétit, a recommencé à rire. A ce moment-là, j'ai vraiment été certaine que c'était le bon choix pour lui. Il savait désormais qu'il pouvait décider lui-même du moment et de la manière dont il voulait en finir. C'était essentiel pour lui.

C'était le fait de décider lui-même qui lui importait?
Pour lui, il en allait de sa liberté. La liberté de pouvoir choisir lui-même sa fin de vie. Je suis convaincue que de nombreuses personnes iraient mieux si elles avaient cette liberté.

Enfant, quelle relation aviez-vous avec votre père?
Mon père n'avait pas vraiment la fibre paternelle. Je ne me suis jamais sentie en sécurité avec lui. Un jour, il m'a obligée à sauter d'un train en marche parce que nous avions raté une station. Il a sauté le premier, tandis que le train repartait lentement. A mon tour j'ai dû sauter derrière lui, en plein sur le ballast, alors que le train avait déjà pris de la vitesse. Il était ainsi. Il pensait toujours d'abord à lui. Ça l'amusait aussi de me faire peur. Chaque fois, avant mon anniversaire, il essayait toujours de me faire croire qu'aucun de mes amis ou de mes proches ne viendrait à ma fête. C'est pour ça que j'ai détesté mon anniversaire.

Et vous l'avez quand même aidé.
J'avais fait la paix avec lui. Par le passé, j'étais une jeune fille en surpoids, solitaire et triste. Par la suite, je suis devenue une romancière à succès, sollicitée par les télévisions et dont les livres font la une des journaux. Cela a modifié notre relation, nous a ramenés à un même niveau. Et j'aimais mon père. Je ne pouvais pas le laisser tomber.

Votre père avait-il conscience de ce qu'il vous demandait?
Je suis certaine que mon père n'a pas longtemps réfléchi, à aucun moment, à ce que son suicide pouvait signifier pour moi, ni si cela m'était difficile de l'aider. Il n'y avait que lui et sa détermination qui comptaient. Il était ainsi. Ça ne m'a pas autrement surprise.

Au lieu de vous solliciter, il aurait aussi pu prendre une forte dose de somnifères?
Pour cela, il aurait dû secrètement collecter les cachets que les soignants lui donnaient chaque soir. Et il aurait dû supporter les nuits sans somnifère jusqu'à sa mort. Je ne pouvais pas lui imposer cela. Depuis son accident vasculaire cérébral, il traversait déjà des nuits épouvantables. Il ne s'en sortait pas avec ce corps qu'il ne reconnaissait pas, et qu'en partie il ne sentait plus. Il avait très peur et criait souvent dans son sommeil. Il aurait terriblement souffert si je lui avais infligé ça. D'ailleurs comment aurais-je pu le lui dire? «Débrouille-toi, je ne t'aiderai pas.» C'était impossible.

Mais il ne s'agissait pas seulement de votre relation à tous les deux ou du fait que cela vous pèse psychiquement. En France, vous risquiez jusqu'à cinq ans de prison à cause de votre père – pour non assistance. N'aviez-vous pas peur?
Mon avocat m'a conseillé de filmer les dernières volontés de mon père. Après son attaque, il ne pouvait plus écrire. Nous pouvions ainsi nous prémunir contre les reproches des autres. Mais bien sûr, j'avais peur. Surtout lorsque nous avons été

Adieu à Paris et au monde: la romancière Emmanuèle Bernheim raconte dans son livre comment elle a aidé son père à mettre fin à ses jours.

Photo: Catherine Hélie / Editions Gallimard

convoquées au commissariat, ma sœur et moi, le jour prévu du départ.

Comment la police a-t-elle eu vent de vos intentions?

Une connaissance de la famille nous avait dénoncées. C'était tellement irréel. Nous montions le large escalier du commissariat, lorsqu'un policier au crâne rasé nous a reçues comme deux criminelles. Ma sœur et moi avons été entendues séparément. Mais nous avons eu beaucoup de chance: les policiers ont compris notre motivation. «Faites ce que votre cœur vous dicte», ont-ils fini par nous dire avant de nous laisser partir.

Comme votre père est-il mort?

Il est arrivé à Berne le matin en ambulance. Là, il a été conduit dans un apparemment privé appartenant à l'organisation. Vers midi, il était étendu sur un lit. Il a absorbé deux potions: la première préparation devait l'empêcher de vomir. La deuxième était létale et plus amère. Mon père a avalé les deux verres l'un après l'autre. Il y avait de la musique, un quatuor de Beethoven. Il s'est endormi paisiblement.

«Au début, je ne savais pas comment m'y prendre, je me sentais démunie.»

C'est ainsi que vous aimeriez mourir vous aussi?

Je préférerais mourir subitement, d'un coup. Mais si ça doit se passer autrement – naturellement oui. Mais je voudrais le planifier seule. Et si je n'étais plus en mesure de le faire, une amie m'aidera – comme moi je le ferai pour elle. Nous en avons déjà parlé. Mais jamais je ne demanderais à quelqu'un qui m'est très proche de le faire. Pour ces personnes, ce serait un fardeau bien trop lourd. ●